LE RETOUR D'ANGLETERRE.

ARGUMENT.

Ce chant étant un épisode de la conquête de l'Angleterre par les Normands, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter notre sommaire au bel ouvrage de M. Augustin Thierry.

« Guillaume, dit le grand peintre d'histoire que nous venons de nommer, fit publier son ban de guerre..... Il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste et de haute taille qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, du Piémont et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées.

« Le comte Eudes de Bretagne envoya à Guillaume ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian et Allan [1], vinrent au rendez-vous des troupes Normandes, accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays [2]. » Parmi ces auxiliaires du duc de Normandie, se trouvait un jeune Breton, dont nos poëtes populaires nous ont conservé la touchante histoire.

[1] Allan Fergan, fils d'Havoise, à laquelle le chant qu'on va lire donne le nom de *Duchesse*.

[2] T. I, liv. III, p. 323 et 328, 5e éd.

IX

DISTRO EUZ A VRO-ZAOZ.

(Les Kerné.)

Etré parrez Pouldregat ha parrèz Plouaré,
Ez-euz tudjentil iaouank o sével eunn armé
Evit monet d'ar brezel dindan mab ann Dukés
Deuz dastumet kalz a dud euz a beb korn a Vreiz;

Evit monet d'ar brezel dreist ar mor, da Vro-zoz.
Me meuz ma mab Silvestik ez-int ous hé c'hortoz.
Me meuz ma mab Silvestik ha né meuz né met-hen
A ia da heul ar strollad, ha gand ar varc'heien.

Eunn noz é oann em gwélé, né oann ket kousket mad,
Me glévé merc'hed kerlaz a gané son ma mab;
Ha mé sevel ém' c'hoanzé raktal ar ma gwelé :
— Otrou doué! Silvestik, pelec'h oud-de brémé?

IX

LE RETOUR D'ANGLETERRE.

(Dialecte de Cornouaille.)

Entre la paroisse de Pouldrégat et la paroisse de Plouaré[1], il y a de jeunes gentilshommes qui lèvent une armée pour aller à la guerre sous les ordres du fils de la Duchesse, qui a rassemblé beaucoup de gens de tous les coins de la Bretagne;

Pour aller à la guerre, par-delà la mer, au pays des Saxons. J'ai mon fils Silvestik qu'ils attendent; j'ai mon fils Silvestik, mon unique enfant, qui part avec l'armée, à la suite des chevaliers.

Une nuit que j'étais couchée, et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter la chanson de mon fils; et moi de me lever aussitôt sur mon séant : — Seigneur Dieu! Silvestik, où es-tu maintenant?

[1] Dans la baie de Douarnenez, à quatre lieues de Kemper, en Cornouaille.

Martézé émoud ouspenn tric'hant léo dious va zi
Pé tolet barz ar mor braz d'ar pesked da zibri;
Mar kérez béa chommet gant da vamm ha da dad,
Te vize bet dimézet bréman dimézet mad;

Té vizé bet dimézet hag eureujed timad
D'ar braoa plac'h dious ar vro, Mannaik Pouldrégat
Da Manna da dousik-koant, ha vizez gen-omp-ni
Ha gand da vugaligou trouz gant-hé kreiz ann ti.

Me em euz eur goulmik glaz toskik dious ma dor,
Ma hi é doull ar garrek war benn ar roz o gor;
Me stago dious hi gouk me stago eul lizer
Gant séiennen va eured, ra zeui ma mab d'ar ger.

— Sav a-lé-sé, va c'houlmik, sav war da ziou-askel
Da c'hout mar té a nichfé, mar té a nichfé pell;
Da c'hout mar té a nichfé gwall bell dreist ar mor braz,
Ha wifez mar d-é ma mab, ma mab er buhé c'hoaz?

Da c'hout mar te a nichfé tré-beteg ann armé
Ha gasfez euz va mab paour timad kélou dimé?
— Sétu koulmik glaz va mamm a gané kreiz ar c'hoat,
Mé hi gwel érru d'ann gwern me hi gwel oc'h rézat.

— Eurvad d'hoc'h hu, Silvestik, eurvad d'hoc'h, ha [klévet:
Ama emeuz eul lizer zo gan-in d'hoc'h kaset.
— Benn tri bloaz hag eunn devez me erruo da vad
Benn tri bloaz hag eunn devez gant ma mamm ha ma [zad. —

Peut-être es-tu à plus de trois cents lieues d'ici, ou jeté dans la grande mer en pâture aux poissons. Si tu eusses voulu rester près de ta mère et de ton père, tu serais fiancé maintenant, bien fiancé;

Tu serais à présent fiancé et marié à la plus jolie fille du pays, à Mannaïk de Pouldrégat, à Manna, ta douce belle, et tu serais avec nous et au milieu de tes petits enfants, faisant grand bruit dans la maison.

J'ai près de ma porte une petite colombe blanche qui couve dans le creux du rocher de la colline; j'attacherai à son cou, j'attacherai une lettre avec le ruban de mes noces, et mon fils reviendra.

— Lève-toi, ma petite colombe, lève-toi sur tes deux ailes; volerais-tu, volerais-tu loin, bien loin, par-delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie?

Volerais-tu jusqu'à l'armée, et me rapporterais-tu des nouvelles de mon pauvre enfant?

— Voici la petite colombe blanche de ma mère, qui chantait dans le bois, je la vois qui arrive aux mâts, je la vois qui rase les flots.

— Bonheur à vous, Silvestik, bonheur à vous, et écoutez : j'ai ici une lettre pour vous.

— Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement; dans trois ans et un jour je serai près de mon père et de ma mère. —

Achuet oa ann daou vloaz, achuet oa ann tri :
— Kénavo did, Silvestik, né az gwelinn két mui;
Mar gaffenn da eskern paour tolet gand ar maré
Ha mé ho dastuméfé hag ho briatéfé. —

Ne oa két he c'homz gant-hi, hé c'homz peur-lavaret
Pa skoaz eul lestr a Vreiz war ann ot, hen kollet,
Pa skoaz eul lestr a vro penn-da-benn hen frezet,
Kollet gant-hen hé raonnou hag hé gwernou bréet.

Leun a oa a dud varo, den na ouffé lavar,
Na gout pe géit so amzer n'hé deuz gwelet ann douar.
Ha Silvestik oa éno, hogen na mamm na tad,
Na minon, né doa siouaz, sarret hé zaou-lagad !

Deux ans s'écoulèrent, trois ans s'écoulèrent....

— Adieu, Silvestik, je ne te verrai plus ! Si je trouvais tes pauvres petits os, jetés par la mer au rivage, oh ! je les recueillerais, je les baiserais ! —

Elle n'avait pas fini de parler, qu'un vaisseau de Bretagne vint se perdre à la côte ; qu'un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus et faisant eau de toutes parts, se brisa contre les rochers.

Il était plein de morts ; nul ne saurait dire ou savoir depuis combien de temps il n'avait vu la terre ; et Silvestik était là ; mais ni père, ni mère, hélas ! ni ami n'avait fermé ses yeux !

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

La conquête de l'Angleterre remontant au XIe siècle (1066), il y a lieu de penser que cette ballade a été composée à la même époque. C'est l'opinion de M. Augustin Thierry, qui l'a jugée digne d'être insérée dans son histoire.

Plusieurs des chefs Bretons, auxiliaires des Normands, se fixèrent dans les domaines qu'ils devaient à la victoire; d'autres ne revinrent en Bretagne que longtemps après l'expédition. On comprend ainsi l'histoire de Silvestik. Mais qui était-il? était-il fils d'un noble ou d'un paysan? prenait-il part à la guerre comme sergent d'armes ou comme chevalier? Nous adopterions plutôt ce dernier sentiment. Mais l'histoire n'en dit rien, non plus que la tradition. En revanche, celle-ci nous a conservé de précieux renseignements, relatifs à un usage auquel le poëte fait allusion : nous voulons parler du *Ruban des Noces*.

Anciennement, disent les vieillards, le jour des noces, chez les riches, avant que l'on se rendît à l'église et que le fiancé fût arrivé, la nouvelle mariée descendait dans la salle du manoir, où les parents et les amis se trouvaient déjà réunis; elle allait s'asseoir sur un lit somptueux, et le « Diskaret » (on nommait ainsi l'amant supplanté) s'approchait pour lui entourer le front du ruban des noces. Ce ruban devait être blanc comme l'innocence de la jeune fille, rose comme sa beauté, noir comme le deuil qu'allait prendre le diskaret. Un baiser était le prix de la tâche étrange que lui imposait la coutume.

On conservait précieusement le ruban des noces dans la cassette des joyaux de la famille, d'où il ne sortait qu'aux jours de fête. Les années venaient : le rose, le blanc et le noir du ruban passaient avec les fraîches couleurs de l'épouse, ses rêves naïfs de jeune fille, et le chagrin de l'amant supplanté; mais l'amour qu'elle avait juré à son mari, dont le rival avait, pour ainsi dire, noué de sa main les nœuds, ne passait

pas; elle en gardait toujours le gage, qui la suivait jusque dans la tombe, comme un emblème d'éternelle foi.

La mère de Silvestik avait aussi son nœud de rubans ; mais il ne lui ramena point son fils; la colombe messagère de la colline ne lui rapporta qu'un rameau d'espérance trompeuse, que le vent des tempêtes devait effeuiller et flétrir avec ses derniers beaux jours et ses dernières joies de mère.

LE RETOUR D'ANGLETERRE.

Le fils de la duchesse a rassemblé naguère
Non loin de Plouaré des chevaliers nombreux :
Au pays des Saxons ils vont faire la guerre,
Et mon fils Silvestik va partir avec eux.

Une nuit, j'entendis chanter dans la vallée,
La chanson de mon fils aux filles de Kerlaz,
Et moi de me lever, en sursaut réveillée :
— Seigneur Dieu ! pauvre enfant, ne reviendras-tu pas !

Tu fuis au loin, tu fuis ! Avec toi fuit ma joie,
Hélas ! je reste seule, et je pleure céans ;
Peut-être es-tu blessé, peut-être es-tu la proie
De quelque monstre affreux au fond de l'Océan.

Comme moi, tous les jours, ta douce Manna pleure ;
Vous seriez fiancés ; chaque soir, au retour,
Elle t'embrasserait au seuil de la demeure,
Et tes petits enfants sauteraient alentour.

Mon pigeon veut couver ; demain j'irai le prendre
Dans le creux du rocher, dès que le jour luira ;
Et lui lier au col une lettre bien tendre
Avec mon ruban d'or [1], — et mon fils reviendra !

[1] Le ruban de noces.

— Lève-toi, lève-toi, ma blanche colombelle,
Dis-moi, volerais-tu jusqu'à mon pauvre enfant :
L'air est doux, le ciel pur, la mer est calme et belle ;
Dis, volerais-tu voir s'il est encor vivant.

— Mon pigeon ! mon pigeon ! Dieu ! ce pourrait-il être ?
Lui, qui rase les flots ! C'est lui ! C'est lui ! — Bonjour
Et bonheur, Silvestik, et prenez cette lettre.
— Dans trois ans, bel oiseau, je serai de retour. —

Un an passa, deux ans, trois ans ; point de message !
— Je ne te verrai plus, adieu, mon pauvre enfant !
J'irai chercher tes os tout le long du rivage,
J'irai les recueillir, les baiser en pleurant !

Cependant un vaisseau parti pour la conquête,
Égaré sur les mers, à demi fracassé,
Sans rames et sans mâts, battu par la tempête,
Vers les rescifs du bord venait d'être poussé.

Depuis combien de temps n'avait-il vu la terre ?
Il était plein de morts, — Silvestik avec eux ;
Mais sa douce Manna, son père, ni sa mère,
Hélas ! ni nul ami, n'avait fermé ses yeux.